



N° SAU/058 – 1^{er} septembre 1963

"LA PENSEE ISLAMIQUE EN PRESENCE DE L'OCCIDENT"

Tel est le titre donné à son témoignage, original et suggestif, par un musulman afghan, Nadjm-oud-Dine Bammate, chargé à l'UNESCO des relations avec le Moyen-Orient. Cette causerie date déjà de quelques années (Pensée-française-Fédération, n° 6, 15 avril 1957, numéro consacré à "l'Islam et l'Occident", pp. 6-10), mais les réflexions émises restent significatives et éclairantes ; elles vont même au fond du problème.
Nous avons déjà eu l'occasion de publier ici quelques extraits d'un article du même auteur sur "la croix et le croissant" (COMPRENDRE, bleue, n° 15 - 16/4/1958, texte), M. Bammate est bien connu dans certains milieux parisiens, Il paraît suffisamment averti de la religion chrétienne et ouvert à la culture occidentale, Sa tendance toutefois, lorsqu'il traite de l'Islam, est ordinairement de le faire d'une façon assez idéaliste. Son charme lyrique lui conquiert en outre facilement l'audience de ceux qui l'écoutent parler.

* * *

(Texte; ce qui est souligné l'est par nous).

"En présence de l'Occident, le problème est bien celui d'une confrontation. Et le titre même du débat qui nous réunit ici l'indique. Jadis, il y a quelques siècles, les deux mondes s'ignoraient peut-être mais, de part et d'autre de la Méditerranée, les valeurs fondamentales étaient les mêmes. Un dialogue réel, des échanges qui porteraient sur des valeurs profondes, qui sait ? Une communion, seront-ils encore possible ? Pour l'instant hélas, il ne s'agit pas d'un dialogue, mais d'une simple mise en présence, un face-à-face et c'est tout. Les deux interlocuteurs se voient du dehors. S'ils se parlaient avec leur ton véritable, peut-être retrouveraient-ils chez l'autre des accents familiers ? Mais ils se regardent et ne paraissent plus se reconnaître. Entre eux tant de choses faussées. Dans cette confrontation à vif, il ne s'échange rien d'essentiel. Et la rencontre de l'Islam traditionnel avec l'Occident moderne, en dehors même des conflits ouverts, ne manque pas de multiplier les tableaux hétéroclites.

Je cherche l'un de ces tableaux pour commencer, quelque anecdote vécue afin d'engager la discussion. Les souvenirs ne manquent pas. Ainsi, le premier matin à Djeddah, où l'appel du muezzin me réveilla en plein campement d'ingénieurs. On montait l'équipement industriel dans un amas de baraques préfabriquées, air-conditionnées, séparées par des terrains de sport construits sur un sol aplati tant bien que mal. Dans cet amoncellement d'attirail venu d'Amérique, la voix de l'homme qui appelait à la prière... Je sors et qu'est-ce que je vois ? Les ouvriers arabes, debout sur des caisses de machines, perchés comme autant de stylites du désert, et qui se prosternaient vers la Mecque. Car le musulman doit, pour prier, s'isoler du sol d'une manière ou d'une autre : un tapis ou même une ligne tracée par terre et qui l'entoure, crée le périmètre sacré. Ainsi l'homme qui prie est séparé du monde, support

quotidien de ses gestes futiles ou intéressés. L'espace qui le délimite, retranché du reste des choses se trouve dédié, offert, à Dieu, comme un temple abstrait, en miniature. Cet espace n'est pas d'ici plus que d'ailleurs. Par l'intention, le fidèle rejoint donc en esprit tous les autres croyants dans ce lieu absolu, vers lequel tous s'orientent au moment de prier, et dont la mosquée de la Mecque n'est qu'un signe terrestre. Mais ces Bédouins n'avaient pas de tapis et le sol était trop rocailleux. Ils étaient donc montés sur les caisses de machines. Les ustensiles de la technique étaient devenus des supports de prière, des instruments sacramentels. Rencontre brutale et inattendue de la tradition et du modernisme détourné de ses fins.

Mais ceci, c'est encore du pittoresque et j'aurais dû commencer par une histoire grave. En voici une, qui est amère. J'accompagnais un inspecteur scolaire en Jordanie. Nous avons visité plusieurs écoles et j'admirais les draperies des fillettes brodées de fleurs multicolores, qui changent d'un village de Palestine à l'autre et presque d'un puits à l'autre. Elles semblaient sortir d'images bibliques tracées par un peintre de la Renaissance. L'une avait un voile couvert de motifs que je voyais pour la première fois. Je demandais à mon guide d'où elle venait. Depuis longtemps, je sentais mon compagnon irrité de mon intérêt pour les scènes patriarcales, les rencontres pittoresques de voyage. Cette fois, il ne pouvait plus cacher son impatience. Et il eut ce mot cruel : "l'école obligatoire offre au moins un bon résultat. Nous les mettons toutes au tablier noir". Ne jugeons pas trop vite et surtout ne criions pas tout de suite au vandalisme. La phrase, j'y ai réfléchi plus tard, va plus loin que je ne croyais. C'est un cri de douleur. Et d'abord, la honte. Le vêtement traditionnel doit témoigner d'un ordre de vie. S'il est devenu inactuel, qu'il disparaisse tout à fait. Plutôt cela que de le voir transformé en attraction touristique. Ces voiles, ces draperies, c'était, pendant des générations, le bien propre d'êtres auxquels on se sent rattaché par trop de respect, trop de fidélité pour qu'on puisse souffrir de les voir réduits à de simples curiosités. Ils rappellent la noblesse tout autant que l'inefficacité du passé. Peut-être n'est-il plus permis d'en vivre ? Au moins doit-on éviter de le profaner. Alors vient la réaction si fréquente dans les pays d'Orient : "Défense de photographier". Ces images anciennes nous mettent à nu. Elles dénoncent notre âme - une ombre maintenant vient-on nous dire, mais notre âme quand même - à la curiosité publique. Alors, "Défense de photographier". Le désespoir. Mais ce pittoresque, ces couleurs, si nous les gommons, nous les remplaçons. Par une discipline nouvelle : le tablier noir. Il est laid. Il est uniforme. Croyez-vous que l'inspecteur d'Amman y soit aveugle ? Mais c'est une discipline qui lui paraît nécessaire, comme une ascèse. De ce creuset, où l'on broie les couleurs trop vives, doit sortir quelque chose de nouveau, de mieux trempé pour un monde plus dur que ne l'ont connu les Anciens. Cette tenue de deuil est une tenue de travail : ainsi nous construisons. La honte, l'ascèse, l'espoir - oui l'espoir, mêlé au désarroi - voilà ce qu'exprimait la phrase de mon compagnon de route. Cette phrase résumait d'un bloc et d'une manière confuse les réactions premières, je dirais plutôt les sursauts, d'une conscience traditionnelle arrachée à elle-même par la rencontre avec l'Occident moderne.

Car la rencontre de la pensée islamique avec l'Occident moderne représente à la fois une crise dans le for interne et un choc avec l'étranger. La confrontation avec autrui se double d'un cas de conscience.

La civilisation musulmane était traditionnelle. La révélation l'enracinait dans le divin. La théologie lui donnait une structure stable où tout était solidaire de tout. La manière de tisser un tapis et de rompre le pain n'était que la trace d'un ordre absolu. Et tout à coup, l'on découvre un monde qui est mouvement. Car l'Occident moderne, pour l'Islam comme pour l'Inde ou l'Extrême Orient, signifie d'abord changement, passion de la recherche, remise en question perpétuelle des idées, critique renouvelée des situations acquises. C'est d'abord une inquiétude au sens propre du mot, le refus de l'immobilité. Le mouvement, l'inquiétude créatrice de l'Occident, voilà qui nous impressionne.

La découverte de ce mouvement, pour une civilisation traditionnelle, représente plus qu'une rencontre avec une pensée différente. C'est une mise en question, presque une mise en accusation. Le débat ne peut garder le ton des échanges culturels, mais il adopte bientôt celui du procès.

Pour nous autres, Orientaux, l'Europe est moderne depuis cinq à six cents ans pour le moins. Mais l'Europe oublie parfois que pareille accoutumance à la nouveauté reste exceptionnelle. Ainsi, l'Islam est appelé à vivre, aujourd'hui même, sur l'heure, pourrait-on dire, et tout d'une pièce, un ensemble de remous intellectuels, de bouleversements économiques et sociaux, que l'Europe a eu le loisir d'affronter graduellement, étendus sur plusieurs siècles. Par sa vision théocentrique de l'Univers, par le destin spirituel qu'il assigne à l'homme et à la communauté l'Islam se rattache encore à un monde qui fut celui de la Chrétienté médiévale. Mais il y a deux ou trois générations, guère plus, il a découvert à la fois la Renaissance et l'évolutionnisme, le "siècle des lumières" et la crise religieuse du XV^e siècle européen. Pour lui, Kant et Marx sont contemporains. Et ceci, à l'heure où les mystiques du XII^e siècle, les scolastiques du XIII^e, vivent encore parmi nous. De même, la révolution industrielle

s'annonce en Europe depuis plus de deux cents ans et se développe, accompagnée du mouvement des idées et des institutions. On déplore que ce mouvement n'ait pas été assez rapide pour suivre l'expansion technique. Que dire de l'Orient où la révolution industrielle a été plaquée à chaud sur des structures patriarcales ? Il ne s'agit plus d'évolution brusquée, mais d'un véritable traumatisme. En politique, les peuples musulmans vivent à la fois leur XIX^e et leur XX^e siècles. A la fraternité des croyants succède la formation des États nationaux sur le modèle européen. Car, il ne faut pas l'oublier, les revendications actuelles de l'Orient, ne sont que les échos de l'enthousiasme européen de naguère pour le principe des nationalités. Seulement voilà que l'Orient, se trouve déjà projeté à l'époque des groupements régionaux à l'échelle continentale¹.

L'Occident, pour la pensée musulmane, c'est le mouvement et c'est le moderne. Mais un moderne qui ne serait pas seulement aujourd'hui, en 1957, mais aussi 1357 à Florence, plus Paris 1789, plus Moscou 1917, plus tant d'autres moments étrangers qui lui posent des questions, toutes actuelles. Est-il possible de dissocier les modernismes successifs de l'Europe et lesquels préférer ? Le moderne, ce n'est pas uniquement la civilisation occidentale vue au présent, c'est aussi le passé de l'Occident sous des formes diverses. Et alors, comment ne pas comprendre le trouble ?

Toutes les questions se pressent en même temps. Nos grand-pères et jusqu'à nos pères croyaient que l'Europe c'était une certitude, des formules, des recettes techniques. Nous savons aujourd'hui que l'Europe n'est pas une réponse, mais une question, la plus déroutante de toutes. Nous découvrons qu'elle est un mystère à elle-même et le service qu'elle peut nous rendre, inattendu, serait de nous obliger à pousser notre propre interrogation plus loin, avec plus de lucidité, plus de déchirements aussi.

L'exotisme du moderne et sa multiplicité foisonnante pour l'Islam, l'aventure du changement perpétuel substitué à la certitude de la tradition, voici déjà reconnues quelques données du problème. Mais ce n'est pas encore, loin de là, l'essentiel. L'angoissant n'est pas l'origine étrangère de la crise, sa complexité, sa mobilité, mais son point d'application, d'impact. Droit au cœur. La vocation d'une forme traditionnelle comme l'Islam est d'être une clé de l'univers, une explication totale de l'homme et du monde, d'être plénitude ou de n'être pas. La Tradition ne sépare pas le temporel du spirituel, le profane et le sacré. C'est pourquoi tout échec, même matériel, peut jeter le doute sur l'ordre entier des choses. Un recul de la Tradition n'est pas seulement un accident de l'histoire, mais un scandale métaphysique. La mise en question qu'apporte la rencontre avec l'Occident porte sur des valeurs d'éternité. D'où l'humiliation, avec cette amertume, cette âpreté chez tant de musulmans. N'est-ce point à cause de la fixité même des fondations trop rigides, que les lézardes crevaient le mur ? Les réformistes libéraux de l'Islam croyaient pouvoir concilier tradition et modernisme. Peut-être l'instinct des masses dévotes était-il plus sûr. Dans une société qui, encore maintenant a, pour l'essentiel, comme terme de référence le Transcendant, qui se veut ordonnée à l'Unique, l'irruption du modernisme, n'est pas un problème de civilisation, c'est une affaire de vie ou de mort.

Le grave, dans ce drame, n'est pas l'aspect économique, social ou politique, mais l'aspect moral et spirituel. Je dirai même que le problème est aux confins de la théologie. Je me rappelle ce jeune Nord-Africain qui me disait : Peu importe que l'on me nourrisse et que l'on me vaccine. Je veux être traité comme un être créé par le même Dieu". Le sentiment que les assises de la religion sont atteintes fait la gravité du drame pour le musulman car, à ses yeux, l'Islam est solidaire des mésaventures de l'Occident. Je viens de dire pourquoi tout échec de la communauté frappe la religion musulmane. Mais ce refus de séparer le temporel et le spirituel, le musulman l'attache de la même manière au Christianisme. Chaque blessure qui lui vient d'Europe, il la reçoit aussi du Christ, car pour lui l'Europe et le Christianisme c'est tout un. Assimilation abusive, répondra-t-on. Jusqu'à quel point ? Et cette confusion n'est-elle pas encore un hommage au pouvoir de la religion chrétienne ? D'ailleurs le fait est que l'homme chrétien, assumé par l'Incarnation, prend une densité individuelle que l'Orient n'a pas connue ; l'histoire chrétienne, animée d'une pulsation nouvelle par l'Incarnation, prend une accélération inouïe. En vérité, l'Europe était humaniste bien avant la Renaissance et la société occidentale présente un devenir historique bien avant les philosophies de l'histoire et certes bien avant Hegel. Ces grandes expériences modernes ne se sont pas produites en dehors du Christianisme, mais avec lui et par lui. L'assimilation que faisait le Bédouin, dans sa simplicité, était-elle si grossière ?

¹ Le professeur Berque écrit quant à lui : "C'est un grand malheur pour beaucoup de pays qu'ils réalisent seulement vers le milieu du XX^e siècle une entité nationale de l'époque romantique, et sans que coïncident pour eux, comme cela avait été le cas pour d'autres, la découverte du monde, l'invention industrielle et la conquête des libertés". "Les Arabes", Paris, Delpire, Encyclopédie essentielle, 1959, p. 64 (Note de COMPRENDRE).

Je serais même tenté de voir dans ce fait que l'Islam et le Christianisme soient tous deux compromis dans le drame. En effet, pour le résoudre, la compréhension, la générosité intellectuelle, la sympathie culturelle ne suffisent pas. "Défense de photographe". Rappelons-nous la réaction de l'inspecteur scolaire. Le drame ne peut être transcendé que par une communion spirituelle. Il est donc heureux que l'Islam pas plus que le Christianisme ne soient hors de cause. L'exigence s'adresse d'abord aux hommes de foi. Or, c'est d'eux et sans doute d'eux seuls que pourrait venir cette dimension spirituelle qui donnerait l'espoir.

Le voyage que j'ai fait avec l'inspecteur scolaire devait se terminer pour moi par un triple pèlerinage : au mur des Lamentations, à Bethléem pour Noël, et à la Mecque. Et, dans ces lieux saints, j'avais été bouleversé de retrouver les mêmes accents, chez ceux qui priaient. Chrétiens, Israélites, Musulmans, c'était, dans la psalmodie, le même tremblement de ferveur de la voix, la même offrande de l'être. Même dans les douloureux événements d'Afrique du Nord, il est important de constater que l'on peut en dire tout, sauf qu'il s'agit d'une guerre de religion. La crise a des prolongements spirituels terribles, mais elle n'est pas une querelle d'église. Au contraire, les plus tourmentés de trouver une solution semblent être les gens de foi. Il est important de savoir qu'au delà des conflits politiques, économiques ou sociaux, une confrontation déchirante est en train de se faire, d'une part entre l'Occident chrétien et l'Occident qui glisse vers la déchristianisation, d'autre part entre l'Islam tenté de perdre son âme et l'Islam fidèle au Coran. Sans doute, les positions sont mêlées inextricablement, et les données du débat confuses. Mais, situé au niveau de l'âme, un tel débat représente plus qu'une querelle, un dialogue, ou même une tolérance réciproque dans le compromis. Il représente avant tout, des deux côtés, un examen de conscience.

Aujourd'hui, comme la tradition chrétienne, la tradition musulmane est certes menacée. On pourrait rappeler ici le mot de Juvénal : "Propter vitam vitae perdere causas". Pour subsister, perdre les raisons d'être. Je le reconnais, c'est une menace qui pèse sur les musulmans.

L'Orient ne devrait pas seulement demander à l'Occident des techniques ; de même d'ailleurs, l'Occident se trompe en n'attendant de l'Orient, que des philosophies. L'Orient peut enseigner que la pensée n'est pas seulement création d'idées, de formes et de valeurs, mais création d'être ; et que la réalité n'est pas seulement découverte ou conçue par l'intelligence, mais qu'elle est témoignée par l'âme et manifestée par une certaine stature de l'homme, un certain style de vie, et dans les traits les plus humbles. L'étude de la tradition orientale n'est à peu près rien si elle n'est une expérience formatrice de l'être, c'est-à-dire une technique spirituelle. Inversement, je crois que le jour où la rupture sera consommée sera celui où l'Orient n'attendra vraiment plus de l'Europe que des tours de main, du matériel et de l'appareillage. Ce que nous avons surtout à prendre de l'Occident, ce n'est pas une technique mais une certaine plénitude, une certaine densité individuelle, une densité qui n'est pas matérialisme mais humanisme, une densité de l'individu qui s'atteint par l'esprit non par les industries.

Entre l'Islam et l'Occident il ne faut pas chercher le compromis, mais, au contraire, l'absolu. Car le propre du relatif (et qu'est-ce que le compromis si ce n'est le relatif par excellence ?) est de diviser, et seul l'Absolu peut unir".

AUTRES JUGEMENTS SUR LA CIVILISATION OCCIDENTALE

I° - SON MATERIALISME

Le cheikh Muhammad al-Mubarak est doyen de la Faculté de droit canonique de l'Université de Damas. Homme politique, il a été député et ministre, représentant à la Chambre syrienne le Front socialiste musulman. Le cheikh Mubarak est aussi un homme de lettres et auteur de nombreux ouvrages d'inspiration religieuse. Les réflexions suivantes sont extraites d'un de ses livres : "al-Umma al-Arabiyya", Damas 1959, traduction française par Marcel Colombe, sous le titre "Le Nationalisme arabe et son message" dans la revue Orient (114, Champs Elysées, Paris VIII^e), n° 22, 2^{ème} trimestre 1962. C'est un autre jugement sur l'Occident vu non plus de Paris mais de Damas. (Extraits pp. 162-165 de la traduction).

"Il existe aujourd'hui dans le monde deux groupes de nations et de peuples : l'un englobe les peuples de cette partie de la terre qui s'étend de la Russie à l'Amérique ; l'autre comprend les peuples de l'Asie et de l'Afrique.

... (Le premier groupe constitue le monde occidental)

Par rapport aux peuples du monde, ces civilisations occidentales actuelles sont devenues objet d'ambition, but ultime et modèle d'imitation. Ce sont des civilisations brillantes avec une vie facile, un agréable confort. Elles se distinguent par la grande industrie, la grande production, la vitesse, l'organisation sociale, les découvertes scientifiques, les inventions pratiques, les armées innombrables, les moyens admirables et les armements exceptionnels. Par voie de conséquence, il n'y a en elles qu'égoïsme dominateur, passion dévorante et aussi lutte de classes, querelles de peuples et de nations, qui se manifestent dans le pillage, l'usurpation, l'accaparement, le colonialisme, la concurrence dans l'injustice aussi bien que sur les marchés, et partout des rivalités d'influence. Et au service de tout cela, la science dont le but en soi est la recherche de la seule vérité, le pouvoir qui a pour fin la justice, et même la religion dont la mission est d'assurer la pureté de l'âme et l'élévation de l'esprit ! Ainsi cette civilisation a pris les fins pour moyens et les moyens pour fins. La science n'est plus qu'un moyen pour accroître les richesses, dominer l'adversaire par tous les moyens, anéantir les esprits et ruiner la civilisation. La vertu est mise au service d'un combat dont le but est de s'emparer des pays et des biens. La liberté est bafouée au nom du maintien de l'ordre et de la lutte contre l'oppression. La prédication n'est pas employée pour libérer le genre humain de l'asservissement de l'homme par l'homme, par la soumission de tous à Dieu l'Unique, mais bien pour soumettre un peuple à un autre peuple.

Ainsi dans cette civilisation seuls les moyens ont progressé et non les buts. Les appétits, les passions, les égoïsmes individuels et collectifs, les considérations d'ordre matériel et économique, tout cela a dominé l'idéal, les considérations morales, les valeurs spirituelles, et les principes humains. Le règne de la force s'est imposé ; le progrès scientifique, la production industrielle sont devenus le moyen d'élargir dans le monde le domaine du colonialisme et d'exacerber chez l'individu les passions égoïstes. Ce fut alors l'oppression de l'homme par l'homme et une avalanche de violence, de pillage, de contrainte, de torture. L'autorité devint tentaculaire et les libertés réduites. Des doctrines opposées se disputèrent l'Occident : il s'y débat, soit dans une liberté anarchique conduisant à l'exploitation et à l'accaparement, soit dans une réglementation mécanique qui prive la personne humaine de sa liberté et de sa dignité pour aboutir au collectivisme tyrannique.

L'Occident, il est vrai a réussi à faire progresser matériellement la civilisation dans ses deux aspects scientifique et pratique. Mais il a échoué dans sa tentative de faire avancer la société humaine, de donner à l'individu et à la collectivité le sens de l'humanité, d'élever l'homme spirituellement et moralement, d'élargir le domaine de la coopération et de restreindre celui des rivalités et des compétitions ; de faire enfin triompher les considérations morales et humaines.

Ni l'Européen, ni l'Américain n'ont pu s'extraire de leur milieu pour devenir des hommes et se faire hors de leur pays les annonciateurs de l'humanité et de ses principes : ils sont restés figés dans leur égocentrisme et n'ont pu s'élever à la hauteur humaine.

La civilisation de l'Occident tout entier est une civilisation matérialiste et païenne dans son esprit comme dans ses buts, dans ses moyens comme dans ses fins. Le message de l'esprit qu'apporta le Christianisme et que prêcha le fils de Marie a cessé d'être compris en Occident. L'Occident en a les formes extérieures, il en a adopté l'emblème et revêtu la robe, mais il en a tué l'esprit, en a changé l'essence et dénaturé la beauté. Il n'a plus en lui que les noms, les apparences, les formes, et les symboles. L'esprit du Messie s'est envolé, planant au loin au-dessus de la mêlée des passions enflammées, des haines ardentes, des sectarismes en effervescence, du matérialisme tyrannique et négateur et du colonialisme que marque l'esprit de révolte contre la divinité du Créateur ; et l'impiété face à Ses bienfaits.

L'homme d'Occident a pu, dans une grande mesure libérer l'homme des forces de la nature et de leur hégémonie. Mais il n'a pu le libérer des dominations qui l'oppriment ; domination des passions et des instincts chez l'individu, domination d'une classe par une autre : domination des nations et des peuples les uns par les autres. Aussi le monde est-il en quête d'une civilisation nouvelle, d'une autre conception du monde, et de l'humanité, d'une direction humaine qui détruirait la domination de l'égoïsme matérialiste, la domination des classes exploitantes et du colonialisme avide. Ce sont là des ténèbres entassées que l'on ne peut dissiper".

...

Après avoir constaté l'échec de la civilisation occidentale, n'est-il pas juste que nous cherchions auprès de ces peuples (de second groupe, ceux d'Asie et d'Afrique) des bases nouvelles de civilisation ? Et cela, pour résoudre les problèmes humains et édifier une société humaine universelle où régneraient la paix, où les nationalités coopéreraient, où les notions de moralité l'emporteraient sur les conceptions matérialistes et économiques, où l'esprit pourrait s'épanouir comme s'épanouit la

matière dans les civilisations de la matière, où les principes de paix et de coexistence pacifique se substitueraient à ceux de la force, où les liens entre l'homme et son Créateur seraient rétablis comme le sont ceux qui unissent l'homme et la nature ; alors la vie serait une, s'étendrait à tous et serait pour tous source de progrès et de perfectionnement",

(L'auteur développe ensuite très longuement sa thèse : la nation arabe avec l'Islam est apte à remplir le vide, à guider la collectivité humaine et à "établir l'équilibre entre le matérialisme tyrannique de l'Occident et le spiritualisme passif de l'Orient, pour en faire un matérialisme utile et un spiritualisme positif et agissant"),

* * *

Le cheikh Hassan al-Banna avait fondé en 1926-28 l'Association des Frères musulmans dont il était le Guide Suprême. Théocratie, retour au Coran et recours à la seule législation islamique tel était son but, Il fut assassiné au Caire le 12 février 1949. Voici ce qu'il écrivait sur "La faillite de l'Occident" dans un article ayant pour titre "La nouvelle renaissance du monde arabe et son orientation" et qui a été publié après sa mort dans la revue "Al-Mouslimoun", de Damas, I, 6 février 1958 - traduction française par André Miguel dans Orient, n° 6, 2^e trim, 1958. (p. 140 de la traduction).

(L'orientation nouvelle vers une islamisation définitive est le résultat de trois facteurs, dont le premier est la faillite de l'Occident).

"Le premier des trois est la faillite des principes sociaux sur lesquels s'était édifiée la civilisation des nations occidentales ; la vie de l'Occident, en effet, fondée sur le savoir pratique, la connaissance mécanique, la découverte, invention et l'inondation des marchés mondiaux par les produits de l'esprit et de la technique, est restée incapable d'offrir aux esprits des hommes une parcelle de lumière, un rayon d'espoir, un brin de foi ni de tracer aux âmes inquiètes le moindre chemin vers le repos et la tranquillité, car l'homme n'est pas un instrument parmi d'autres. Tout naturellement donc, il devait s'impatienter de ces conditions purement matérielles et désirer son bien-être, mais la vie matérielle de l'Occident ne trouvait, pour le lui assurer, qu'un nouveau matérialisme fait de péchés, de passions, de boissons, de femmes, de réunions tapageuses et de sollicitations spécieuses où il lui arrivait de se complaire. L'homme vit ainsi croître de jour en jour sa faim, il sentit se libérer très haut les cris de son âme, qui voulait détruire cette prison matérialiste, retrouver l'espace et respirer le souffle de la foi et de la consolation".

(L'auteur développe ensuite des considérations sur la perfection de l'Islam et l'évolution du monde et démontre l'excellence des principes islamiques).

* * *

2° - SON HUMANISME

Taha Hussein est né en 1899 en Egypte. Imprégné d'une double culture arabe et européenne, c'est un homme de lettres célèbre et estimé. Ecrivain et critique littéraire, il est l'auteur de nombreux ouvrages. Un des plus connus en France est son autobiographie "al-Ayyam" (traduite en français par J. Lecerf et G. Viet : "Le livre des Jours", Paris, Gallimard, 1947). Dans "Mustaqbal ath-thaqâfa fî Misr" (L'avenir de la culture en Égypte, Le Caire, 2 tomes, 1939-1944), il n'hésite pas à prendre la "défense de l'Occident", selon le titre donné à ce passage (t. I, pp. 66-67) par le P. Abd el Jalil dans sa "Brève histoire de la Littérature arabe" (Paris, C. P. Maisonneuve, 1947, pp. 292-293) d'où la traduction suivante est extraite.

"C'est une vérité que la civilisation européenne est matérielle dans ses manifestations : elle a remporté, en effet, de ce point de vue, un succès éclatant ; elle a été amenée à une science moderne, puis aux arts d'application modernes ; puis à ces inventions qui ont changé la face de la terre et la vie de l'homme. Mais c'est la pire des ignorances et la pire des erreurs que de dire que cette civilisation matérielle dérive de la matière seule. (Non !) Elle est le fruit de l'âme. Elle est le fruit de l'imagination. Elle est le fruit de l'intelligence. Elle est le fruit de l'âme fertile et féconde, le fruit de l'âme vivante, qui rejoint l'intelligence pour la nourrir, l'accroître et la pousser à réfléchir, puis à produire, puis à utiliser ses productions. Ce n'est pas le fruit de cette âme repliée sur elle-même, absorbée par elle-même, perdue en elle-même, dont l'égoïsme trouble les affaires, qui ne rend service ni à soi-même ni aux autres et qui ne profite ni à soi-même ni aux autres.

Et si l'on étudie l'histoire des philosophes européens et des savants européens et des inventeurs européens, on ne trouvera pas un seul parmi eux qui n'ait la plus grande part possible d'âme. Avant tout, il a cette noble disposition qui le pousse à sacrifier son temps, ses efforts, son plaisir, sa vie pour chercher, réfléchir et produire. Ceux qui prétendent que Descartes est dépourvu d'âme (c'est-à-dire : un produit du matérialisme européen) disent une absurdité et délirent sans savoir ce qu'ils disent. Ceux qui prétendent que Pasteur est dépourvu d'âme bavardent comme des ignorants, avancent des propos déraisonnables et se mêlent de ce qu'ils ne connaissent pas. Oui, cette civilisation européenne matérielle est celle-là même qui chaque jour voit le sacrifice d'un grand nombre au service de la science et de la domination sur la nature.

Et ces hommes qui se jettent dans les risques de l'aviation et qui y rencontrent la mort, une mort horrible et laide, ne sont pas des "matériels", car ils sacrifient leur vie au service des progrès de la science et de l'extension du pouvoir de l'intelligence sur les éléments de la nature rebelle".

* * *

Malek Bennabi est un écrivain algérien né en 1905 à Constantine. Auteur d'un roman et de plusieurs essais d'inspiration humaniste ou religieuse, il est bien connu en France par son livre, "Vocation de l'Islam", Paris, Le Seuil, 1954. Il y stigmatise entre autres (pp, 60-61) l'attitude de l'étudiant qui ne sait pas découvrir l'Europe :

"... L'étudiant musulman part avec des œillères qui lui interdiront de contempler la civilisation autrement que du côté abstrait ou du côté futile, suivant ses propres dispositions au sérieux. Il s'inscrit en général à la faculté d'une capitale. Les Quartiers Latins sont partout les mêmes : on y voit l'aspect livresque et controversiste de la culture ou son aspect superficiel, ses distractions et ses plaisirs. D'un côté comme de l'autre, l'étudiant ne peut voir que l'aboutissement et non l'évolution de la civilisation, Il ne voit pas la femme qui ramasse une "gueulée de lapin" mais celle qui se teint les ongles et les cheveux et fume aux terrasses des cafés. Il ne voit pas l'artisan et l'artiste penchés sur leur ouvrage, pour fixer une idée dans la matière. Orienté au départ par le sens de l'utilité, il ne remarque pas les énergies obscures mais créatrices - et créatrices tout d'abord de valeurs morales et sociales qui rendent l'homme civilisé supérieur à l'homme primitif : la culture commence pourtant lorsque l'effort intellectuel dépasse l'objectif du besoin individuel. Il n'aura pas davantage l'occasion de saisir l'aspect généreux de la civilisation, - celui qui nourrit l'affectivité de l'homme civilisé et donne l'impulsion créatrice à son génie - tant il est vrai que "les grandes pensées viennent du cœur". Issu d'un monde qui a vendu ses reliques au touriste américain, il ne saura pas davantage discerner dans la vie européenne ce culte sain de la "vieille chose" qui noue le passé à l'avenir. Il ne verra pas l'enfant apprendre le sens et le respect de la vie en caressant un chat ou en cultivant une fleur, ni le laboureur s'arrêter au bout de son sillon pour juger son ouvrage, en communion avec la terre, ce qui est l'embryon de la synthèse de toute civilisation. Il n'aura pas davantage tiré la leçon de certaines folies comme celle de Bernard Palissy brûlant son dernier meuble et son plancher pour obtenir l'émail.

...

D'une manière générale, l'étudiant musulman n'a pas éprouvé l'Europe, il s'est contenté de la lire, c'est-à-dire d'apprendre au lieu de comprendre.



S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74